SIGER DE BRABANT, *Traité de l'Éternité du Monde*

Édition bilingue latin-français, Introduction et notes de Roger Bruyeron,
Traduction de Françoise Coursaget, Paris, Hermann, 2017, 154 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45185>

DOI : 10.4000/assr.45185

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 364-365

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « SIGER DE BRABANT, *Traité de l'Éternité du Monde* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 14 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45185> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45185>

Ce document a été généré automatiquement le 14 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

SIGER DE BRABANT, Traité de l'Éternité du Monde

Édition bilingue latin-français, Introduction et notes de Roger Bruyeron, Traduction de Françoise Coursaget, Paris, Hermann, 2017, 154 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

SIGER DE BRABANT, Traité de l'Éternité du Monde, Édition bilingue latin-français, Introduction et notes de Roger Bruyeron, Traduction de Françoise Coursaget, Paris, Hermann, 2017, 154 p.

- 1 Dans l'*Encyclopédie Philosophique Universelle (Œuvres Philosophiques II)*, Alain de Libera ne se réfère pas explicitement au *Traité de l'Éternité du Monde*, de Siger de Brabant, dans l'article qu'il consacre à ce Maître de la Faculté des Arts de Paris, dont les premiers enseignements, professés dans les années 1260-1270, furent censurés par l'évêque de Paris en 1270. Le *Traité* lui-même sera pleinement pris en compte dans les ouvrages majeurs du médiéviste (notamment *La philosophie médiévale ; Penser au Moyen Âge*). Publié en 1272 il fut inclus dans une nouvelle censure contre les penseurs « averroïstes » en 1277, quelques années avant que Siger ne soit assassiné, « à peine âgé de 40 ans ». S'il ne convient pas de lier condamnation et mort violente, du moins est-on assuré que, dans la filiation de la pensée aristotélicienne, la re-fondation philosophique à quoi se consacraient l'enseignement et l'écriture de Siger intervenait dans un climat intellectuel tourmenté, mettant en cause et en conflit les principes qui étayaient les certitudes de la foi chrétienne. À ce titre, la traduction de ce *Traité* proposée par Fr. Coursaget, et l'analyse qu'en offre R. Bruyeron dans son *Introduction* magistrale, sont étapes indispensables dans la compréhension des enjeux philosophiques qui s'y énoncent. Au demeurant, et marquant ainsi la place capitale de Siger de Brabant (et de son complice Boèce de Dacie, et, à maints égards, Roger Bacon) dans le « mouvement d'émancipation de la raison contre le dogme », Dante en son *Paradis*, en dit « la lumière

éternelle » et chante « le feu d'un esprit aux si graves pensées », qui « syllogisa des vérités » (chant X, trad. J. Risset – qui « se fit du tort à syllogiser le vrai », trad. J. C. Vegliante). Syllogiser : argumenter, fonder toute pensée en logique, construire toute vérité en raison et expérience. R. Bruyeron rappelle la formule de Gaston-Gilles Granger, à la mémoire de qui il dédicace son commentaire : voici le temps venu d'une « philosophie du style » qui « engage la réflexion dans un mouvement sans fin dans l'examen et la production d'œuvres ». Le style : la pensée contrainte par les puissances de la raison, où convergent l'art d'interroger, « l'ironie à l'égard de soi-même », et la capacité à douter. Et ce n'est pas trop solliciter Siger que de saisir en son œuvre, et notamment en ce *Traité de l'Éternité*, l'invention de la « logique des modernes », dans la mise en forme, tout héritage assumé de la philosophie d'Aristote, d'un art de penser qui s'ouvre à la complexité et à la rigueur du « vrai ».

- 2 Lorsque Siger désengage la raison « de toute puissance qui lui soit extérieure », l'autonomie qu'il lui assigne constitue l'acte de « renaissance » de la figure du philosophe. Mais aussitôt, par cet acte inaugural, il entre en conflit radical avec les fondements de la foi chrétienne. Ainsi de la conception de l'éternité du monde. Il n'est, pour Siger, aucun argument « purement rationnel » qui puisse laisser penser que l'espèce humaine, et le monde en son universalité, aient eu « un commencement radical ». « L'effectivité du monde, écrit R. Bruyeron, est la seule conséquence possible d'un raisonnement » qui s'en tient au seul déploiement de la raison, et de la raison seule. Par là, toute idée de « création » divine est à écarter résolument : « Quelque chose ne peut surgir du rien. » Plus encore, s'il se peut : « Il n'y a pas un au-delà de l'Être. » Permanence – immutabilité – éternité. Contre la théologie, science des choses sacrées, Siger le philosophe remet en cause les fondations mêmes de la doctrine chrétienne. Bonaventure, et, dans une mesure plus équilibrée, Thomas d'Aquin, dénonceront passionnément cette « sagesse fallacieuse ». Livrée à elle-même, pourrait dire Thomas d'Aquin résumé par R. Bruyeron, « la philosophie est un chemin qui ne mène nulle part », car elle va « jusqu'à douter de l'immortalité de l'âme et de la bienveillance divine ». Folie que de « vouloir faire de la philosophie un savoir autonome ». La logique ? Une « maladie de l'esprit ». Demeurons cependant en philosophie encore un peu, avant d'en venir aux syllogismes qui l'instituent. Qu'il n'y ait pas « d'au-delà » de l'Être implique que rien ne soit « en puissance » avant que d'être, précisément. Autrement dit, il n'est d'être que comme acte. Et rien ne peut, en toute rigueur, précéder l'acte, qui serait comme la conséquence d'une intention, ou d'une potentialité déjà-là avant de se « réaliser » comme « être ». R. Bruyeron souligne très fortement cette thèse, qui loge au cœur battant de la philosophie de Siger : « L'antériorité absolue de l'acte sur la puissance, de l'être sur le non-être. »
- 3 Ainsi se déploie la philosophie de Siger, comme forme de la pensée. Comme formule même de l'acte de penser. Penser, c'est syllogiser ; penser, c'est calculer. L'art de penser, c'est « engendrer » continûment un enchaînement de vérités, qui permettent de porter un jugement. Folie, certes, mais « raisonnante », inséparable de l'expression qui en est donnée. Où l'on en vient alors au langage qui détermine le sens des mots et des choses. Et il en va du langage comme de la pensée, car l'esprit « peut produire des énoncés vrais en dehors de toute référence à un donateur de sens ». Coup de force au cœur d'un régime de signes qui se réclamerait de quelque « transcendance » : car le syllogisme, ici, est mise en ordre de la pensée dans l'acte même de langage qui la signifie. « La raison, écrit R. Bruyeron, n'établit sa puissance qu'en l'exerçant », en un

« lent et progressif travail du concept ». On voit que, loin de se clore en lui-même, le procès argumentatif, par la logique même du syllogisme, fonde une science sans cesse recommencée, puisque nulle vérité ne vaut qui ne soit sujette à mise en doute et en question. « La science ne cesse de se modifier, de se heurter à sa propre finitude ». Bonaventure dira cette neuve raison du savoir, « ferment de dissolution de l'autorité », alors qu'elle se fonde sur « une exigence propre au raisonnement correct ». Vertu du langage, infortune de la foi. Car dans la langue de la raison, il n'est ni créance établie, ni vérité de surplomb. Mais ce que le commentaire de R. Bruyeron note comme « étonnement », et position d'attente « que suscite le renouvellement permanent de la question ». Les ressources mêmes du langage permettent ainsi de « syllogiser le vrai », de déconstruire les penseurs antérieurs, et leurs errements, en dissociant « le nom, le concept et la chose elle-même », en les « synthétisant » d'autre façon, celle-ci de stricte Logique, « dans l'unité de la pensée ». Sans que référence soit faite à un universel défini comme substance. Syllogiser, dans la philosophie de Siger, c'est faire retour aux mots et aux choses, « articuler » le monde de ces mots et celui de ces choses, faire qu'ils « s'entre-répondent et se conjoignent ». Seul alors un « acte d'intellection » aura valeur d'universel, dans l'après-coup de l'acte de langage.

- 4 Éternité du monde, éternité de la matière. « Le monde ne peut être pensé qu'éternel, c'est à dire toujours déjà en acte ». Mais, remarque R. Bruyeron, « à aucun moment (chez Siger) le terme d'infini ne renvoie à Dieu », mais au pouvoir de la raison de « franchir toute limite ». Plus explicitement : « Il n'y a rien en dehors de l'Être. » Que l'émancipation de la raison se fasse au détriment de la foi, il suffit pour s'en convaincre de se rappeler les objections de Thomas d'Aquin, pour qui le danger principal, résumé par le commentateur, de ce « style nouveau de penser », est de conduire à « la disparition de l'individu, de sa singularité radicale, de son immortalité personnelle, et donc de sa responsabilité ». Et, par là, de sa culpabilité. Et le moindre des défis que la philosophie post-aristotélicienne objecte à la théologie chrétienne est bien ce renoncement à l'univers de la faute et de la justification, au bénéfice de l'homme conçu comme sujet par l'acte qui le fait être en capacité d'ouvrir le monde et lui-même à leur infinitude. R. Bruyeron : « C'est l'homme qui engendre l'homme, et le soleil. Et cela à l'infini. »